

— A quelles causes attribuez-vous ces succès d'apostolat ?

— Mon Dieu, ma réponse ne saurait être complète, mais tout de même il me semble qu'après la grâce de Dieu nous devons ces résultats d'abord au dévouement entier de nos cœurs. Nous ne sommes pas riches, mais nous sommes libres. Nous débarquons sur ces plages lointaines avec peu de ressources, mais seuls : c'est l'incontestable supériorité du catholicisme. Notre cœur n'est qu'à ces malheureux ; notre temps, nos loisirs, notre vie ne sont pas partagés, comme ailleurs, entre les soucis de la famille et les devoirs de l'emploi. Tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est à la tâche écrasante qui nous accueille. Et le noir a vite fait de comprendre ça. Pas n'est besoin d'une forte intelligence pour saisir que le ministre protestant est d'abord à sa famille, et seulement après à ses ouailles. Le prêtre et le religieux catholiques, eux, ne sont qu'aux âmes : cela, voyez-vous, nous crée une avance formidable sur tous les prédicants. Croyez-moi : tout l'or des Sociétés méthodiques ne vaut pas, pour avancer l'Évangile, le dévouement d'un cœur qui, au matin de son sacerdoce, s'est juré de n'être à personne pour être à tout le monde.

— Vous avez fait allusion tout-à-l'heure au rôle que jouait dans votre apostolat le décor, l'extérieur de la religion.

— Hé oui : ces peuplades africaines sont des enfants, et aux enfants, vous le savez, on parle avec des images. Eh bien, vous ne pouvez vous imaginer l'intérêt que ces Congolais, petits et grands, jeunes et vieux, portent aux chants, aux cérémonies, aux récits évangéliques. On les retiendrait des heures à la chapelle avec tout cela. Ils n'en ont jamais assez. Un beau cantique, une grand'messe avec la splendeur de ses cérémonies, le récit détaillé d'une parabole, tout cela les ravit. Entre nous d'ailleurs qui cela ne ravit-il pas ? Vous vous rappelez les admirables vers que ce vieil écolier parisien, Villon, mettait sur les lèvres de sa mère, extasiée devant la beauté instructive des vitraux de sa paroisse.

*Femme je suis, povrette et ancienne,
Qui rien ne sais, oncques lettres ne lus.
Au moustier vois, dont je suis paroissienne
Paradis peint, où sont harpes et luths,
Et un enfer où damnés sont boullus.
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.*

C'est bien cela : par sa facilité à parler aux sens, à l'imagination, et par ce moyen à l'âme, notre foi, s'adaptant à la faiblesse de l'humaine nature, fournit au missionnaire une arme précieuse pour atteindre ces simples, ces humbles, ces enfants, ces orientaux, qui raffolent de tout ce qui éveille en eux un monde d'images.

Et puis nous avons aussi, nous autres Salésiens, la méthode d'éducation que nous a léguée

notre Fondateur. Or, quoi que disent certains, c'est elle qui a le plus de prise sur l'âme congolaise. Le système salésien c'est la bonté dans les rapports, l'esprit de famille, la douceur des procédés, la case du missionnaire ouverte à tous et à toute heure, la suppression des terribles distances qui, ailleurs, séparent impitoyablement le maître de l'esclave : eh bien, c'est par là surtout que nous les avons, nos Congolais. La force, les coups, la rigueur, l'air hargneux, la discipline intraitable peuvent bien les courber, et encore ! Mais qu'importe, si tout cela les dresse hostiles ou antipathiques à notre propagande. La bonté seule peut nous approcher leur âme tout près, tout près de notre cœur : et alors, vive Dieu, notre tâche est à moitié terminée.

— Mais que de sourds ennemis doivent vous opposer ces âmes de Noirs, plongées depuis des siècles dans l'erreur et le vice !

— Ah ! Vous avec lu *Batouala* : je vois ça, et un tas d'autres bouquins peut-être qui calomnient abominablement l'âme noire. Eh bien mettez-vous ceci dans la tête : "Oui, c'est entendu, le noir est paresseux, sensuel, versatile, insouciant, cruel à ses heures, imprévoyant, mystérieux comme ses forêts vierges, ivre de liberté comme l'antilope qui tombe sous sa flèche, et puis quoi encore : continuez, si le cœur vous en dit. Mais moi qui depuis treize ans l'approche, je sais aussi ses admirables qualités, et c'est sur ces qualités-là et grâce à ces qualités-là que nous plantons l'Évangile dans leurs âmes. Ah ! la docilité, la simplicité enfantines de mes petits Congolais ! Ah ! le sens exquis de leur fraternité, toujours prête à rendre service ! Un morceau de chocolat entre leurs mains est partagé avec tous ceux qui sont là ; une cigarette sur leurs lèvres fait le tour des vingt bouches qui l'entourent, pour revenir, presque mégot, à son propriétaire. Entrez dans leur village : toutes les cases vous sont ouvertes et vous accueillent. Ah ! le culte de ces pauvres Noirs pour leur mère, leur vieille maman, qui les a allaités tout petits, et continue, à tout âge, de les envelopper de tendresse. Pour eux leur mère c'est tout. J'ai vu des vieillards de soixante-dix ans s'appuyer quinze jours de marche à travers la brousse ardente, pour quoi ? Pour aller embrasser celle à qui ils devaient de contempler la douceur du jour. Et vous croyez qu'en trouvant cela nous ne trouvons pas des complicités secrètes, secrètes et puissantes, pour faire accepter notre divine religion.

— Ce culte de leur mère m'amène, sans transition, à vous parler de notre grand moyen d'apostolat : la dévotion à la très sainte Vierge. Comprenez-vous l'accueil passionné que ces âmes de fils font à Celle que nous leur présentons, Évangile et Tradition en mains, comme la plus tendre des mères, la plus noble des femmes, la plus puissante des créatures. Ils resteraient des heures et des heures à entendre parler